

Jacques Demorgon



Synergies Algérie n° 4 - 2009 pp. 325-332

1. Asgarally, Issa. 2005. *L'interculturel ou la guerre*, Préface de J.M.G. Le Clézio, Port-Louis, Ile Maurice, Presses du MSM Ltd.
2. Guillebaud, Jean-Claude. 2008. *Le commencement du monde*, Paris, Seuil.

« L'interculturel ou la guerre »

*Avec Guillebaud, Asgarally, Le Clézio (Prix Nobel de littérature 2008)
Après les Jeux Olympiques de Pékin*

1. Malaise concernant l'avenir du monde

Après les Jeux Olympiques de Pékin, le malaise concernant l'avenir du monde n'a pas diminué. Devant une telle situation, certains croient pouvoir se référer à des perspectives interculturelles volontaristes susceptibles de produire à l'échelle mondiale une interculturalité de bonne volonté ou « *une modernité métisse* ».

Partout, on entend « *l'interculturel, l'interculturel* » Hier, Charles de Gaulle se moquait : « *J'entends dire : L'Europe, l'Europe...* ». Les deux phénomènes ont fusionné puisque la Commission européenne a déclaré 2008 « année du dialogue interculturel ».

Selon la stratégie de Lisbonne, l'année 2009 sera celle de la créativité et de l'innovation pour le développement d'une Europe de la connaissance. Mieux vaudrait associer les deux années pour que la créativité et l'innovation puissent servir à fonder un interculturel qui sorte de ses illusions.

Souhaitant ne pas séparer enthousiasme et prudence critique, découvrons, après celle de François Jullien (R. P. avril 2008), deux autres contributions majeures sur ces problèmes brûlants d'aujourd'hui : celle de Jean-Claude Guillebaud (2008) avec « *Le commencement d'un monde* » et celle de l'écrivain mauricien

Issa Asgarally (2005) - préfacé par J-M G. Le Clézio, pour son ouvrage dont nous reprenons le titre : « *L'interculturel ou la guerre* ».

2. Interculturel ou transculturel ?

Guillebaud préfère, comme Laplantine (1997), utiliser la métaphore du « *métissage* » plutôt que le terme interculturel. Il évoque, d'ailleurs, la critique de l'interculturel faite dans certaines universités américaines par les penseurs des « *post-colonial studies* ». Ces penseurs ont d'avance une définition négative de l'interculturel. Guillebaud (2008 : 149) l'indique : D'un point de vue linguistique, ils récusent « *les expressions courantes - même bien intentionnées - qui se fondent sur le préfixe inter (interculturel, interreligieux, interdisciplinaire, international)* ». Pour eux, ces expressions laissent « *entendre que chaque composante de cet « inter » n'est pas transformée par la relation avec l'autre, ou de façon superficielle. On suggère avec le mot inter que les identités acceptent de se rapprocher mais que chacun reste ce qu'il est* ». D'ailleurs, ils se réfèrent moins aux définitions qu'aux pratiques. L'interculturel n'est pour eux qu'une sorte de négociation ajustée entre des personnes ou des groupes de culture différente maintenue telle au delà des rencontres, échanges, coopérations. S'ils sont ensemble c'est seulement au service d'un objectif extérieur, par exemple les bons résultats d'une entreprise.

Pour ces penseurs, « *Le préfixe « trans » suggère au contraire l'idée d'une fécondation réciproque, d'une altérité consentie, d'une émergence nouvelle. En déplaçant les frontières, ladite pensée privilégie l'hybridation, la traduction, la transculturation. Les identités qu'elle promet sont composites, c'est à dire double, triple ou quadruple* ».

On voit bien qu'ici le sens des notions est à la merci des stratégies des personnes, des groupes, des sociétés qui les emploient dans un contexte spécifique. Chaque notion a plusieurs sens. On a le « trans » de transformation, et le « trans » de transcendance. Celui-ci s'inscrit dans une position de surplomb qui se pense unificatrice à l'égard des différences culturelles. Cas du transculturel catholique ou du transculturel républicain laïque.

Pareillement « inter » désigne un « entre » quasi extérieur aux personnes rapprochées ou, au contraire, une interdépendance profonde qui les modifie ensemble.

3. Identité, altérité, intérité

Pour clarifier la question, il fallait analyser les faiblesses du couple « identité / altérité ». Ou bien, il nous laisse dans une opposition sans communication entre eux et nous. Ou bien, eux disparaissent par violence ou s'assimilent en position de soumission. Dès lors, l'altérité est réduite au bénéfice d'une seule identité dominante mais on a perdu la possibilité d'une infinité d'échanges et d'évolutions diversement partageables. Contre la pauvreté du couple « identité / altérité » il fallait restaurer la triade conceptuelle « identité/ altérité/ intérité ».

Le mot « intérité », a été, depuis plus d'un siècle, proposé par le logicien et interlinguiste Couturat, ce que rappelle Stanislas Breton (1986). La notion

d'intérêt n'écarte ni l'échange le plus discret, ni la transformation la plus profonde, ni tous les intermédiaires « entre ». L'intérêt est médiation et ouvre sur la liberté que nous avons de nous engager plus ou moins dans le monde naturel et avec les autres.

Prétendre que les situations d'intérêt laissent les partenaires semblables ou bien qu'elles les transforment en un troisième être, c'est revenir à la simple opposition de l'identité et de l'altérité.

Le préfixe « trans » lui aussi, est ouvert entre un « trans » de passage et d'échange momentané, secondaire, et un « trans » qui finit par devenir une identité supérieure commune, transcendante aux différences des êtres.

4. Le besoin d'avoir une identité reconnue

Reste qu'il ne faut jamais confondre - c'est l'erreur des « *Lumières* » - le plan des nécessaires clarifications de la pensée et celui des émotions et sentiments qui émergent des réalités vécues. A cet égard, Guillebaud (2008 : 277) écrit : « *la guerre parle à notre sentiment d'identité le plus fondamental : il y a un « nous » et il y a un « eux ».* Aucune possibilité de les confondre ».

Il poursuit en soulignant que le besoin identitaire tarabuste aujourd'hui tous les humains et qu'il peut trouver une infinité de références anciennes ou nouvelles: « *une croyance religieuse, une préférence sexuelle ou politique, un langage ou un « quartier » d'habitation, un répertoire musical sourcilieux, un code vestimentaire. La liste est sans fin* ».

Il y faut un « *entre nous* » rassurant » recherché à travers les sectes par exemple ; et finalement : « *A travers « les états de violence » contemporains, par le truchement des nationalismes et des intégrismes batailleurs, les peuples cherchent à obtenir... une forme ou une autre de reconnaissance* ».

C'est le cas pour les individus, qui veulent être admirés ou craints, et pour les ensembles sociaux qui veulent être reconnus à travers une foi - religieuse, nationale voire impériale - constitutive de leur identité.

Ainsi, pour Alain Caillé (2007) : « *lorsque des émeutiers brûlent des voitures stationnées dans leur quartier... leur revendication n'est pas matérielle. Elle n'est pas une lutte de redistribution, mais bien une lutte de reconnaissance* ».

Francis Fukuyama (1997) ou Jackie Assayag (2005) ont également montré que l'économie contemporaine a fondé la société de consommation sur la satisfaction facile de ce besoin d'identité reconnue, par exemple avec les « marques » et les modes.

Dans toutes ces situations, l'intérêt humaine subit un véritable déni ou se retrouve caricaturée au travers de procédés de détournement publicitaire comme la campagne célèbre des « *United Colors of Benetton* ».

5. Le métissage, ses processus et son sens ?

L'ouvrage de Guillebaud est consacré au métissage historique de l'humanité. Il est largement « factuel ». Les volontés des individus et des sociétés ne sont pas absentes dans ce métissage mais elles ne pensent ni ne veulent ce métissage pour lui-même et en tant que tel.

Ce métissage historique factuel s'est effectué tout au long de l'histoire et, pendant quatre siècles au moins, sous l'hégémonie de l'occident. Ce fut donc alors une occidentalisation du monde, singulièrement pendant la période coloniale. Guillebaud tient cependant le plus grand compte des développements cruciaux qui se sont produits auparavant sur les autres continents et ont été reçus en occident.

Au sein de ce métissage factuel lié aux échanges commerciaux ou militaires, il y a sans doute toujours eu aussi certains métissages volontaires partiels. Citons Açoka se convertissant au bouddhisme, Constantin au christianisme, Clovis au catholicisme. Mais il s'agissait de calcul politique. Le métissage culturel apparaissait comme un recours intelligent sans être pour autant un idéal. Il en va différemment quand on souhaite, aujourd'hui, entraîner « *vers une modernité métisse* ». Guillebaud exprime clairement sa conscience du problème à la fin de son ouvrage : « *Reste à se demander ce qu'implique concrètement le processus de métissage* ». Cette phrase peut signifier : comment le métissage opère-t-il ? Ou encore : où nous conduit le métissage ?

La réponse à la première question se fait par la définition de sept processus à l'oeuvre dans le métissage. D'abord, le « *décentrement* » par rapport à l'occident : il est démographique, économique, cartographique et militaire. Ensuite : la « *réverbération* » : la culture du plus faible influence le plus fort au point même « *de renverser le rapport de force* ». Troisième et quatrième approches : la « *réappropriation* » du legs colonial car, pour une part, il appartient à tous les humains. Puis le « *rapatriement* » des traditions propres à partir du « savoir qu'en a établi l'occident ».

Cinquième approche, « *l'entrelacement* », terme qu'il tient d'Achille Mbembe qu'il cite : « *On ne peut vraiment en appeler au monde que lorsque, par la force des choses, on a été auprès des autres, avec les autres. Dans ces conditions « rentrer en soi, c'est d'abord « sortir de soi », sortir de la nuit de l'identité* ». On est très proche ici de « *la poétique de la relation* » d'Edouard Glissant. Notion voisine aussi : « *l'hybridation* », fort sollicitée par la juriste Mireille Delmas-Marty (2006, 2007) ou par les économistes de la « *Théorie de la régulation* » (Boyer, Saillard, 1998).

Sixième approche : « *L'imaginaire fédérateur, éclectique ou syncrétique* », qui se manifeste, par exemple, chez les Javanais « *animistes-hindouistes-bouddhistes* » influencés aussi par l'islam et par la modernité. Septième processus : l'ouverture aux multiples « *interprétations* » des uns et des autres, par exemple sur la difficile question des Droits de l'homme. On le voit, ces sept processus incluent une large part de volonté expresse de métissage.

La réponse à la deuxième question pose plus de problèmes. Certes, on a bien compris que les processus énoncés permettent des ouvertures, des réajustements, des reprises, des réparations, processus positifs mais qui ne permettent pas de trancher la question de l'orientation que l'on veut donner au métissage. Sur quels contenus on peut transiger et sur lesquels, non ?

Par exemple, écrit Guillebaud : « *on ne peut accepter que l'histoire humaine s'immobilise et que la politique au sens noble du terme se réduise à une gestion à vue du quotidien. Aujourd'hui, la fatalité...s'incarne dans les logiques carnassières de l'économie et de la finance. Face à elles, renoncer à changer le monde et dire adieu au progrès reviendrait à se soumettre. La capitulation laisserait la part belle aux plus rusés, aux plus puissants, aux plus cyniques. Le métissage alors deviendrait naufrage* ».

6. L'île Maurice

En 2005, en dehors des circuits éditoriaux dominants, le Mauricien Issa Asgarally faisait paraître « *L'interculturel ou la guerre* ». Jean-Marie Le Clézio s'engageant, avec une vigoureuse conviction, dans une préface à l'ouvrage.

Le titre doit être compris avec toute sa charge symbolique mais avant que l'interculturel puisse être considéré par Asgarally comme la bonne orientation, il va lui falloir bien des précisions. Asgarally mène l'enquête. Son témoignage est précieux d'autant que l'interculturel concret, il connaît.

Il est né à l'île Maurice dans un quartier de Port-Louis « *où se rencontraient chaque jour toutes les communautés et toutes les religions. Sa langue d'universitaire est l'anglais, sa langue de culture le français, et sa langue de tous les jours le créole.* »

L'île Maurice, « *petite par sa taille et son pouvoir économique, est grande par son expérience. Elle a tout connu de l'esclavage à la mondialisation, sauf la guerre* ». Celle-ci a pourtant failli se produire à deux reprises. « *Avant l'indépendance, en 1968, dans les banlieues au nord de la capitale, les troupes britanniques durent séparer musulmans et chrétiens.* » En 1999, la mort, en prison, du chanteur créole Kaya, « *mit le pays au bord d'un affrontement interethnique entre les habitants de confession hindoue et ceux de confession chrétienne.* »

7. Dangers d'un monde seulement multiculturel

Asgarally ne rejoint pourtant pas Huntington. Il juge abusive sa présentation des civilisations comme clairement identifiables et radicalement hostiles. Même si c'était le cas, il faudrait tout faire pour empêcher un tel avenir monstrueux. D'où son désaccord avec l'Unesco dont la proposition de dialogue multiculturel, ne lui paraît pas à la hauteur des risques réels.

Certes, il pense que le multiculturalisme est « *un acquis car c'est une grande réalisation que d'avoir préservé les cultures des pays de peuplement contre vents et marées* ». Il rappelle les slogans de ce multiculturalisme dans son pays : « *Unité dans la diversité, Nation arc-en-ciel* ». Mais il s'interroge sur la réalité de l'unité et sur la durée de l'arc-en-ciel. La mondialisation reste effectivement problématique. Elle « *réduit les distances physiques mais révèle des distances culturelles* ». « *L'accession des pays au marché mondial de l'information ne les empêche nullement d'affirmer leurs différences, voire leur hostilité, à l'égard de l'Occident* ». Selon lui, « *La diversité culturelle peut devenir non seulement une euphémisme pour désigner ce que l'on appelait autrefois la hiérarchie entre les races, mais le multiculturalisme, idée inventée par la gauche, a fini par*

être pervertie en Grande Bretagne pour servir de justification à des pratiques inhumaines telles que les mariages forcés et l'excision. »

La guerre multiculturelle qui a menacé l'île Maurice est déjà présente ailleurs. L'exemple du Liban est criant. Issu de ce pays, Amin Maalouf en témoigne avec « *Les identités meurtrières* ». Aujourd'hui, l'échec de la Grande Bretagne est évident : les jeunes meurtriers des derniers attentats londoniens sont les fils du multiculturalisme anglais.

8. Faiblesses de l'interculturel

Selon Asgarally, nous aurions besoin « *d'un véritable échange interculturel* ». Mais, poser « *les conditions indispensables pour un véritable échange interculturel* » c'est aussi risquer d'entraîner son idéalisation. On veut que cet échange puisse se dérouler entre partenaires jouissant d'une égalité « *au plan de la confiance en soi, comme de l'accès à l'espace public ou encore du pouvoir économique.* » Mais où trouvera-t-on cela ?

L'interculturel se donne en imaginaire ce qui serait justement à produire dans le réel car il est très loin d'y être.

C'est bien plutôt une sorte d'interculturel violent qui a toujours eu lieu dans l'histoire : « *les rencontres entre les cultures et les hommes se déroulent souvent sous le signe de la conquête, du pillage ou de l'exotisme.* »

Dès lors, quelles seraient les bases à partir desquelles pourrait se déployer un véritable échange interculturel, susceptible de nous éviter demain les violences les plus extrêmes ?

À partir des religions, est-il possible de « *construire une éthique interreligieuse* » sagesse de base, partout présente ? Non, car chaque religion tient au « *noyau dur* » qui fait son originalité radicale. Quant à la philosophie, elle aurait dû constituer en premier « *le champ par excellence de l'interculturel* ». Asgarally reprend un peu espoir avec les lettres et les arts car l'interculturel lui paraît s'y réaliser plus fréquemment. Il pense pouvoir s'appuyer sur cette interculturalité esthétique mondiale présente au travers de spectacles exemplaires comme « *Le Mahabharata* » ou « *La conférence des Oiseaux* » de Peter Brook. Il note encore que l'interculturalité linguistique, méconnue, est évidente. « *L'anglais a emprunté plus de la moitié de son lexique au français.* » Les relations entre les langues devraient constituer un chemin privilégié : « *on aurait dû aimer les langues parce qu'on aime les hommes. Aimons au moins les langues, toutes les langues, reconnaissons leurs influences mutuelles : on finira peut-être par aimer les hommes.* »

Reste la possibilité d'une éducation interculturelle plus développée, plus profonde, produisant de l'« inter », du lien social ; mais également capable de reconnaître les différences et de les prendre en compte pour un devenir plus humain. L'éducation interculturelle peine à réunir ces deux aspects. Ainsi en France, le lien national est privilégié. Asgarally écrit : « *Dans le meilleur des cas, cette démarche aboutit à une forme de multiculturalisme républicain. Dans le pire des cas, elle mène à l'assimilation pure et simple à la culture majoritaire.* »

Au total, Asgarally constate donc un réel déficit d'interculturalité humaine volontaire. Il se sent, par moment, proche de désespérer : « *L'interculturel est le défi du XXI^e siècle. Pourra-t-on le relever ? Il y a des moments où j'en doute.* »

9. Interculturel et démarche contre l'inhumain

Au delà de l'investigation étendue qu'il vient de faire, Asgarally juge indispensable de critiquer « *le concept et la pratique de l'interculturel* », au moins d'en souligner « *les dangers* ». Le premier, c'est que le mot a un tel succès « *qu'on risque de le coller à n'importe quoi. Tout et rien sera interculturel... on fera l'apologie de l'interculturel, on s'en gargarisera après avoir mis les hommes et les cultures dans des compartiments étanches !* » On aura figé « *les groupes culturels alors que la construction identitaire est permanente et dynamique* ». Pour Asgarally : « *l'interculturel n'est pas une passerelle entre des ghettos ethnoculturels... Interculturel ne signifie pas interethnique* ».

Il veut éviter aussi le danger inverse, celui : « *de considérer l'interculturel comme un nouveau syncrétisme... on ne peut pas au nom de l'interculturel dire des choses différentes et incompatibles* ».

Il faut donc souligner ce qui est fondamental de tout véritable interculturel : « *L'interculturel est un désenclavement des cultures. Si le multiculturalisme est un état, l'interculturel lui est une démarche.* » Asgarally poursuit : « *à un moment où les divers intégrismes - religieux, économiques, politiques - imposent à chacun une pensée unique, où le prêt à penser est à la mode, l'interculturel est salutaire...il donne à penser.* »

D'abord, chaque culture est déjà un dialogue avec elle-même entre ses différentes traditions et ses évolutions nouvelles : « *l'échange interculturel permet de les explorer puis de se les approprier individuellement ou collectivement* ».

Ensuite, l'économique, le politique, le social ne sont pas hors culture, Asgarally entend rappeler avant tout leur étroite association avec l'interculturel.

Il faut promouvoir des identités culturelles plurielles mais sans affaiblir la précieuse identité d'une citoyenneté partagée. C'est alors seulement que l'interculturel peut apporter une révolution de la pensée dans notre vision du monde.

Reste que si les conflits qui sont là ou qui menacent ne sont pas traités en particulier politiquement, ils ne cesseront de se développer en tout domaine engendrant segmentations et fragmentations qui finiront par devenir irréductible.

Asgarally conclut : « *Si on échoue, et je ne parle pas seulement de l'île Maurice mais du monde, l'avenir sera encore plus violent.* » Déjà, dans sa préface, Le Clézio le soulignait : « *Si nous ne réalisons pas, maintenant, l'interculturel sur cette planète qui est notre île à tous, préparons nous à voir nos enfants entrer dans la guerre.* »

Bibliographie limitée

- Asgarally, Issa. 2005. *L'interculturel ou la guerre*, Préface de J.M.G. Le Clézio, Presses du MSM Ltd, Port-Louis, Ile Maurice.
- Assayag, 2005. *La mondialisation vue d'ailleurs. L'inde désorientée*, Paris, Seuil.
- Breton S., 1986, « Différence, relation, altérité », *Altérités - Jacques Derrida et Pierre Jean Labarrière*, Editions Osiris, p. 46.
- Boyer, Robert et Yves Saillard. 1998. *La théorie de la régulation*, Paris, La Découverte.
- Delmas-Marty Mireille. 2006. *Pour un nouvel imaginaire politique*, Paris, Fayard, p. 112.
- Delmas-Marty Mireille et Will Pierre-Etienne (dir.), 2007, *La Chine et la démocratie*, Fayard.
- Demorgon Jacques. 2005b. *Les sports dans le devenir des sociétés*, Paris, l'Harmattan.
- Demorgon Jacques. 2005a, *Critique de l'interculturel, l'horizon de la sociologie*, Paris, Economica.
- Fukuyama, Francis. 1997. *La confiance et la puissance*, Paris, Plon.
- Guillebaud, Jean-Claude. 2008. *Le commencement du monde*, Paris, Seuil.
- Jullien, François. 2008. *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard.
- Laplantine, François et Albert Nouss. 1997. *Le métissage*, Paris, Flammarion.
- Moreau Jean et J. Demorgon. 2008. *Le Vénérable et le philosophe - Franc-maçonnerie et mondialité*, (entretiens) Paris, Detrad.